

Esplanade de l'Isle-d'Abeau

# L'individualisme habitant : la vie en deçà et au-delà du quartier

L'exemple de l'Isle-d'Abeau

**Yves Chalas**

Les pratiques habitantes semblent privilégier deux niveaux diamétralement opposés, que sont d'un côté le micro territoire du logement ou de la maison individuelle, de l'autre le macro territoire de l'ensemble de l'aire urbaine. L'échelon du quartier, en tant que territoire intermédiaire traditionnel entre la demeure et la ville, est de plus en plus en perte d'usage. La vie en deçà et au-delà du quartier paraît s'imposer comme une caractéristique majeure de la citoyenneté contemporaine liée à l'individualisation croissante des modes de vie. Conscience sans nostalgie d'un âge d'or dépassé du quartier, méconnaissance de son propre quartier, mixité sociale à laquelle on reste favorable à condition qu'elle ait lieu loin de chez soi, éclatement géographique des activités et des sociabilités, ville au choix, volonté de maîtrise de ses proximités et de ses interactions sociales, pratique anonyme d'un polycentrisme territorial, vie associative, quand elle existe, selon une multiplicité d'engagements partiels et éphémères, telles sont les composantes essentielles de l'individualisme habitant qui affecte, sans différence remarquable et significative, à quelques exceptions près, hommes et femmes de tous âges et de toutes catégories socioprofessionnelles. C'est ce que nous ont révélé les enquêtes par entretiens approfondis que nous avons pu mener auprès des habitants de l'Isle-d'Abeau (Chalas, 2004).

## De l'âge d'or du quartier à son déclin

Le quartier a connu son âge d'or à l'Isle-d'Abeau. Dans l'esprit des concepteurs de la ville nouvelle, le quartier était l'une des pièces maîtresses de la vie sociale qu'elle devait accueillir. Les urbanistes, mais aussi les architectes et les responsables politiques percevaient le quartier non seulement comme « le bon niveau », selon l'expression consacrée à l'époque, c'est-à-dire la bonne échelle intermédiaire entre le logement et la commune, à partir duquel les habitants pourraient être associés aux décisions municipales,

mais également, et sans doute davantage, comme le lieu idéal du contact humain, de l'ouverture à l'autre et de l'intégration sociale. Quant aux premiers habitants de la ville nouvelle, les « pionniers », ils adhéraient pleinement à cette conception holistique du quartier. Ils en avaient fait le support privilégié de l'action collective et du sentiment du « nous ». Le quartier était aussi pour eux un territoire d'identité, le seul territoire de l'identité urbaine habitante. Le quartier dans la ville nouvelle servait de blason à ses habitants. Dire de quel quartier l'on était, c'était dire qui l'on était. La fixation dans le quartier était forte et recherchée. La mobilisation y était réelle. Le quartier était un plébiscite de tous les jours. Les pratiques urbaines étaient pour une large part des pratiques fondées sur le découpage territorial en quartiers-villages où les relations de voisinage et d'amitiés étaient très affirmées et l'individualisme tout autant que l'isolement volontaire très mal perçus. Quelques habitants se souviennent encore de la communauté familiale solide et prégnante que constituait le quartier à la naissance de la ville nouvelle. « Au début, les relations de voisinage étaient chaleureuses. C'était un peu une osmose ; « Au début, c'est-à-dire les quinze premières années, il y avait un mélange des différentes catégories sociales » ; « On était très proche les uns des autres. On se voyait bien. On effectuait des travaux ensemble. On ne fermait même pas les portes ! Il n'y avait pas de délinquance. On avait l'impression d'être au paradis ».

Les récits de vie des habitants de l'Isle-d'Abeau confirment de la sorte ce qu'observaient P. Willmott et M. Young (1983) pour les quartiers populaires anglais, puis, plus tard, M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot (1989) pour les quartiers aisés parisiens, à savoir l'existence, jusqu'à la fin des Trente glorieuses environ, du quartier vécu et pratiqué comme un village urbain.



EPIDA/Millaroux

L'Isle-d'Abeau : Fougères

Depuis, les choses ont bien changé. Aujourd'hui, le quartier des commencements n'est plus. Le quartier tel que les premiers habitants de la ville nouvelle l'avaient vécu et exhaussé est passé du côté du mythe. C'est à peine si les habitants nouvellement installés à l'Isle-d'Abeau croient à ce que racontent les anciens habitants. D'une manière générale, ces nouveaux habitants n'accordent guère d'attention à cette gloire ancienne du quartier qui leur paraît sinon irréaliste, du moins faire partie d'une histoire des villes ou de la ville nouvelle en particulier définitivement révolue. Leur vie comme celle de la grande majorité des habitants de l'Isle-d'Abeau n'est plus organisée par le quartier et ce qu'il représente, à savoir : la rue, les courtes distances, le voisinage, la sociabilité de proximité, l'interconnaissance, l'entre-nous. Cette forme de vie sociale leur apparaît trop restreinte, trop enfermante. En ce sens, le quartier est non seulement un mythe, mais, faut-il ajouter, un mythe dévalorisé. Le quartier est même aujourd'hui l'un des symptômes les plus probants du déclin des identités territoriales. L'enracinement dans le quartier, quand il n'a pas encore complètement disparu, est devenu secondaire.

La méconnaissance des quartiers en général, des quartiers que l'on n'habite pas ou que l'on ne pratique pas et même, dans bien des cas, la méconnaissance de son propre quartier, est l'un des tous premiers éléments qui indiquent que le statut du quartier dans la vie des habitants a changé,

qu'il n'a plus l'importance affective et fonctionnelle qu'il avait autrefois. Mais le plus surprenant, par rapport au vieux discours sacralisant le quartier, c'est que les habitants n'en viennent pas à évoquer cette méconnaissance sur le mode de l'aveu extorqué par l'entretien. Ils en parlent avec aisance. La méconnaissance du quartier des autres et de leur propre quartier ne leur paraît ni illogique, ni asociale, mais d'abord comme une donnée inhérente aux conditions de vie urbaines contemporaines. Quelques illustrations : « Dans les autres quartiers, je ne sais pas trop ce qui se passe » ; « Je n'ai pas trop d'idée sur le quartier » ; « Peut-être que dans les autres quartiers le brassage existe ? Je ne sais pas. Est-ce que les habitants sont issus de plusieurs couches sociales ? Je n'en sais rien » ; « Les nouveaux arrivants, maintenant je ne les connais plus ».

Si la méconnaissance des quartiers est relatée avec neutralité et lucidité, il n'en va pas de même pour la mixité sociale qui elle est perçue positivement. Aux yeux des habitants, la mixité sociale, qu'ils appellent « mélange » ou « brassage », est non seulement un agrément de la vie urbaine mais un fondement essentiel de cette vie urbaine et même un facteur de paix sociale. Pour eux, la mixité sociale existe à l'Isle-d'Abeau à côté ou à l'encontre de la hiérarchie des quartiers et elle doit être préservée. Cependant cette mixité sociale n'est jamais souhaitée pour soi, chez-soi ou à côté de chez soi. On en parle comme

d'un phénomène qui n'existe qu'à distance de chez soi. La mixité est toujours recherchée ailleurs que là où l'on habite. La mixité n'est pas du domaine de l'habiter. On la valorise et à la fois on la rejette loin de chez soi, surtout si elle signifie coexistence quotidienne avec des populations à problèmes. « Ils ont fait beaucoup trop de logements sociaux dans un même endroit » ; « C'est vrai que le social, il y en a beaucoup dans notre ville. Il en fallait peut-être, mais on arrive à une limite. Pour les populations étrangères, ce qu'il faudrait c'est du travail. C'est un peu le malaise de notre époque. Il faudrait qu'il y ait moins d'enfants dans la rue quand il y a des congés scolaires » ; « C'est très difficile de faire de la mixité sociale, soit du point de vue financier, soit du point de vue des ethnies. C'est très difficile à faire car les ethnies cherchent à se rassembler sur un coin. Qu'il y ait du racisme ou pas, c'est comme partout en France ».

À quel espace appartient la mixité sociale ? Où la trouver et où la vivre ? Les habitants répondent d'une certaine manière à cette question par leurs pratiques. Les habitants recherchent la mixité sociale hors de chez eux, du côté de *l'urbis*, dans les divers lieux publics des centralités urbaines multiformes, et du côté de la *civitas*, dans la vie associative à l'échelle de l'aire urbaine.

Au cours de l'enquête, ce sont les intéressés eux-mêmes, c'est-à-dire les habitants, qui les premiers concluent à l'absence de vie de quartier en ce qui concerne leurs pratiques d'habiter. « Je ne sais pas si on peut vraiment dire qu'il y a des quartiers. Je n'ai pas la notion de quartier ici » ; « Il n'y a pas du tout de vie de quartier. Même dans mon quartier, ça n'existe pas. Il n'y a pas de création de quoi que ce soit » ; « À part la tranquillité, le quartier de l'Isle-d'Abeau n'offre rien de spécial » ; « Pas de vie de quartier, non, pas particulièrement, c'est assez éclaté » ; « Pas d'activités de quartier. On se reçoit de temps en temps » ; « Il ne se passe pas grand-chose dans le quartier » ; « Moi, je n'ai pas du tout de vie de quartier » ; « Non, on ne cherche pas la vie de quartier ».

Les souvenirs tout autant que les pratiques actuelles des habitants de l'Isle-d'Abeau corroborent les résultats accumulés des recherches urbaines menées à partir des années quatre-vingt sur le quartier et selon lesquels, d'une part, l'apogée de la vie de quartier appartenait désormais au passé, d'autre part, cette vie de quartier amorçait un déclin qui semblait irrémédiable (Segalen, Bekus, 1990 ; Lussault, 1993 ; Roche, 1993 ; Viard, 1994).

### La survalorisation du logement

La première des composantes de l'habiter à bénéficier du déclin du quartier, et à contribuer à ce déclin selon une boucle de rétroaction, est le logement. De même qu'on ne semble pas souffrir de méconnaître son quartier on ne souhaite pas vivre la mixité sociale à proximité de sa demeure ou de son immeuble. Le fait de reconnaître que l'on vit

davantage chez soi, que dans le quartier, parfois sur le mode du repli, s'énonce comme un mode de vie individualiste allant de soi et inévitable. « J'ai l'impression d'habiter la maison, là et pas ailleurs » ; « Je passe beaucoup de temps dans mon logement. Je suis assez peu dehors. Et je passe beaucoup de temps bien sûr au travail. Quand je sors de chez moi, c'est vraiment pour faire quelque chose de très précis » ; « Une fois que j'ai fini ma journée, je ne sors pas beaucoup. Je suis bien chez moi quand j'ai fini ma journée » ; « Les gens sont ici assez personnels. Chacun chez soi. Il ne se passe pas grand-chose » ; « C'est la ville du chacun chez soi » ; « C'est chacun chez soi, et ce n'est pas plus mal ».

Au bout du compte, il ne subsiste que le logement dans le quartier. Tout le reste des pratiques urbaines autrefois inscrites dans le quartier dépend maintenant de la mobilité hors quartier. L'aire de fixité ou de fixation à demeure s'est considérablement réduite. Elle est passée du quartier au logement. C'est le logement aujourd'hui et non plus le quartier qui est le point fixe dans les pratiques urbaines. Le surinvestissement affectif, voire la survalorisation, dont le logement est l'objet de la part des habitants, souvent même sans rapport avec la réalité objective du confort, de l'espace disponible ou de l'esthétique du décor, traduit bien ce transfert vers le logement aux dépens du quartier des logiques d'habiter fondées sur la fixité, c'est-à-dire sur l'enracinement, l'appartenance, l'identité ou encore le rester-enclos (Heidegger, 1958 ; Neefs, 1984 ; Jarreau, 1995 ; Cyrulnik, 2006). En d'autres termes, on s'identifie beaucoup plus à son logement qu'à son quartier. De même la frontière – l'enclos – qui sépare l'intérieur de l'extérieur passe désormais entre le logement et le quartier et non plus entre le quartier et la ville alentour. Quand, dans le cours de l'entretien, la parole habitante aborde la question du logement, elle se place le plus souvent au niveau surprenant mais très significatif pour l'enquêteur de l'hyperbole, autrement dit au niveau du surinvestissement et de la survalorisation du logement. « La maison est super » ; « Je suis parfaitement logé » ; « Oui, oui, ma maison est très agréable » ; « Oui, oui, évidemment je suis bien dans ma maison » ; « Oui, oui, je suis très satisfaite de mon logement. C'est un choix de se loger, c'est un gros investissement sur une vingtaine d'années. Je souhaite que tout le monde puisse y arriver » ; « À part la formule chauffage, la maison est formidable » ; « On est bien logé. On a cette chance par rapport à d'autres gens de la ville nouvelle ».

Il ne serait pas tout à fait juste de dire que la vie de quartier a totalement disparu. Elle continue de faire sens et réalité pour certains habitants, de manière limitée ou partielle cependant. Nous pensons aux habitants dont les enfants sont scolarisés dans le quartier. L'enquête a montré que l'école s'avère encore influente dans la vie de quartier. La sortie des écoles, mais aussi les réunions de parents d'élèves et les liens de camaraderie que nourrissent les enfants entre-eux sont autant d'occasions de contacts, de dialogues et parfois d'actions communes pour les habitants d'un quartier dont les

enfants fréquentent la même école. C'est ce que nous rappellent les habitants. Mais, ils nous rappellent également que cette vie de quartier liée à l'école ne dure bien souvent que le temps de la scolarisation des enfants et à condition que les parents respectent la carte scolaire.

Il est un autre groupe d'habitants pour lequel la vie de quartier occupe une place relativement importante dans leur emploi du temps et dans leur esprit : il s'agit des habitants engagés dans la vie politique ou dans l'action citoyenne. Leur engagement les pousse entre autres choses et naturellement à des contacts fréquents et à des rencontres régulières avec les habitants de leur propre quartier. Aussi, de tels habitants n'hésitent-ils pas à proclamer, par contraste avec les déclarations de la majorité des habitants non engagés, qu'ils ont une vie de quartier intense. Mais cette vie de quartier qu'ils qualifient d'intense leur est toute personnelle. Elle ne concerne que leur activité, leur mode de vie ou leur mode d'être. Elle n'est pas partagée par l'ensemble des habitants qu'ils côtoient et, en ce sens, elle n'a rien d'un phénomène collectif. D'ailleurs ces habitants engagés le reconnaissent d'une certaine manière en se plaignant de la faible mobilisation des habitants lors des réunions de quartier, quelle que soit la nature de ces réunions, civique ou festive. « J'estime avoir une vie de quartier dans mon lotissement, mais seulement parce que je fais partie de la trésorerie de l'association du lotissement » ; « Paradoxalement, je trouve, puisque je navigue dans le milieu associatif, qu'il y a peu de mobilisation de personnes. Beaucoup d'activités, mais finalement peu de mobilisation. Les habitants ne se bougent pas beaucoup ».

Enfin, les habitants des cités et des grands ensembles dits difficiles qui, pour des raisons économiques et de faible possibilité d'accès aux moyens de la mobilité, sont des « captifs » ou des « assignés à résidence », selon les expressions des animateurs sociaux interrogés, constituent un troisième groupe d'urbains pour lesquels, qu'ils le veuillent ou non, le quartier demeure l'expression première de leur habiter. Les habitants ainsi reclus dans leur cité ou grand ensemble en difficulté appartiennent avec les parents d'élèves et les militants au registre des exceptions à la règle de la vie urbaine en deçà et au-delà du quartier.

### **L'urbanité territoriante**

Bien au-delà du logement, l'urbain dans toute son étendue diffuse, selon l'expression de B. Secchi (2006), et non pas seulement la ville au sens traditionnel, est l'autre composante extrême qui profite du déclin de la vie de quartier, au point qu'il est possible de caractériser ce mode diffus et étendu de pratiques et de vécus urbains d'urbanité territoriante. La réalité de l'urbanité territoriante à l'Isle-d'Abeau est si présente et prégnante qu'il nous est apparu particulièrement adéquat d'appliquer non seulement le qualifica-

tif de « ville-territoire » à cette ville nouvelle (Corboz, 1990 ; Chalas, 2000) – comme l'a fait d'ailleurs M. Bedarida (2002) –, mais également celui de « territoriants » à ses habitants (Chalas, 2004).

Fondamentalement individualiste, de par le type de rapports qu'elle implique aux lieux, et fortement dépendante, comme dirait G. Dupuy (1999), de la mobilité elle-même individuelle, cette urbanité territoriante s'exprime à travers nos entretiens selon quatre modalités principales que sont : l'éclatement géographique des activités et des sociabilités, la ville au choix, la pratique anonyme d'un polycentrisme réticulaire, la vie associative à l'échelle de l'aire urbaine. Ces quatre modalités de l'urbanité territoriante sont alimentées par l'individualisme habitant tout autant qu'elles confortent en retour celui-ci. En conséquence, pas plus que la survalorisation du logement, l'urbanité territoriale, alors même que l'espace public constitue son lieu propre, n'échappe à l'individualisme habitant.

### **L'éclatement géographique des activités et des sociabilités**

Plus encore que le repli sur son logement, la mixité sociale lointaine ou la méconnaissance de son propre quartier, l'éclatement géographique des activités et des sociabilités est fatal à la vie de quartier. Le fait déjà de ne pas travailler dans son quartier ou à proximité, de parcourir de longues distances pour se rendre sur son lieu de travail et par conséquent de partir tôt le matin et de rentrer tard le soir, est fortement préjudiciable au sentiment d'appartenance au quartier. Les habitants sont unanimes à le reconnaître. D'ailleurs beaucoup d'entre eux sont des navetteurs qui font chaque jour ou presque la navette domicile-travail, ceux qu'on appelle aussi des migrants-alternants.

L'accroissement du temps libre consécutif à la réduction du temps de travail aurait pu être profitable au développement de la vie de quartier. L'hypothèse paraissait crédible, mathématique : moins de temps au travail, plus de temps dans le quartier. Beaucoup d'acteurs de la vie politique et de l'animation sociale y ont crû. Ils ont été aussi nombreux à déchanter. Le temps de travail et le temps passé dans le quartier ne sont pas liés l'un à l'autre à la manière de vases communicants. Entre les deux, il y a toute la diversité croissante des pratiques telles que la consommation ou le shopping, la mobilité, le sport ou même les promenades dans la nature qui détournent les habitants du quartier et qui empêchent le passage simple et automatique de son lieu de travail à la vie de quartier. Là aussi, beaucoup d'habitants l'affirment : quand ils ont du temps, soit ils restent chez eux à bricoler ou à regarder la télévision, soit ils sortent du quartier pour faire leurs courses, rendre visite à des amis ou voyager. De fait, beaucoup de contacts sociaux s'effectuent à l'extérieur du quartier. « Nos amis sont en dehors du quar-

tier » ; « Les amis sont à l'extérieur, jusqu'à Albertville » ; « Mes amis et mes relations sont carrément en dehors du quartier, sur Lyon et plus loin » ; « Mes amis ne sont ni sur mon quartier, ni en ville nouvelle » ; « Mes relations sont surtout en dehors du quartier ».

Les relations sociales transgressent le cadre du voisinage. Les voisins deviennent même des étrangers à mesure que le temps hors travail, dit libre ou de loisirs, augmente. Il ne faut pas être dupe : même si les habitants continuent de valoriser l'idée de voisinage, celle-ci ne reste qu'une idée (Ascher, 2000). Dans les faits, on ne rencontre pas son voisin et les habitants le reconnaissent facilement. La plupart du temps, il leur suffit que leur voisin leur ressemble pour qu'ils soient satisfaits de leur voisinage. Et même quand les habitants affirment qu'ils ont un bon quartier, qu'ils s'entendent très bien avec les voisins, qu'ils se reçoivent de temps en temps pour prendre l'apéritif et manger, ils admettent tout aussi bien qu'ils ne voisinent pas vraiment. « On a des voisins c'est sûr. On se voit, mais c'est sans plus » ; « On a quelques relations de voisinage, pas beaucoup. Nous n'avons pas de relation de voisinage automatique » ; « Il n'y a pas beaucoup de convivialité. On ne s'invite pas les uns chez les autres » ; « On a des relations de voisinage, mais pas intenses. On se dit bien le bonjour, on discute un petit peu ensemble quand on se retrouve dehors, mais on ne va pas chez les voisins régulièrement. On travaille, on n'a pas le temps, et quand on a le temps, on s'occupe à autre chose : balades, sorties » ; « Les relations de voisinage, c'est franchement le strict minimum. Dans le quartier, on part le matin, on rentre le soir ».

L'éclatement géographique des activités et des sociabilités, qui ne paraît gêner personne et que tout le monde semble au contraire bien maîtriser et même valoriser (Grafmeyer, 1992), ce n'est pas seulement travailler loin de son quartier et avoir ses amis loin de chez soi. C'est également faire le plus gros de ses achats en dehors du quartier et par conséquent fréquenter des magasins dispersés dans l'ensemble du territoire urbain dans lesquels on a peu de chance de rencontrer ses voisins. De surcroît, quand les petits magasins de proximité sont peu nombreux, comme c'est le cas dans beaucoup de quartiers de la ville nouvelle, cela ne fait qu'accroître la dispersion des pratiques de consommation et de temps libre hors du quartier. L'éclatement géographique des activités et des sociabilités est de ce fait profitable au développement de la ville au choix, qui est sans doute la manifestation la plus expressive de la ville des individus, ou de la métropole des individus comme dirait A. Bourdin (2005).

### La ville au choix

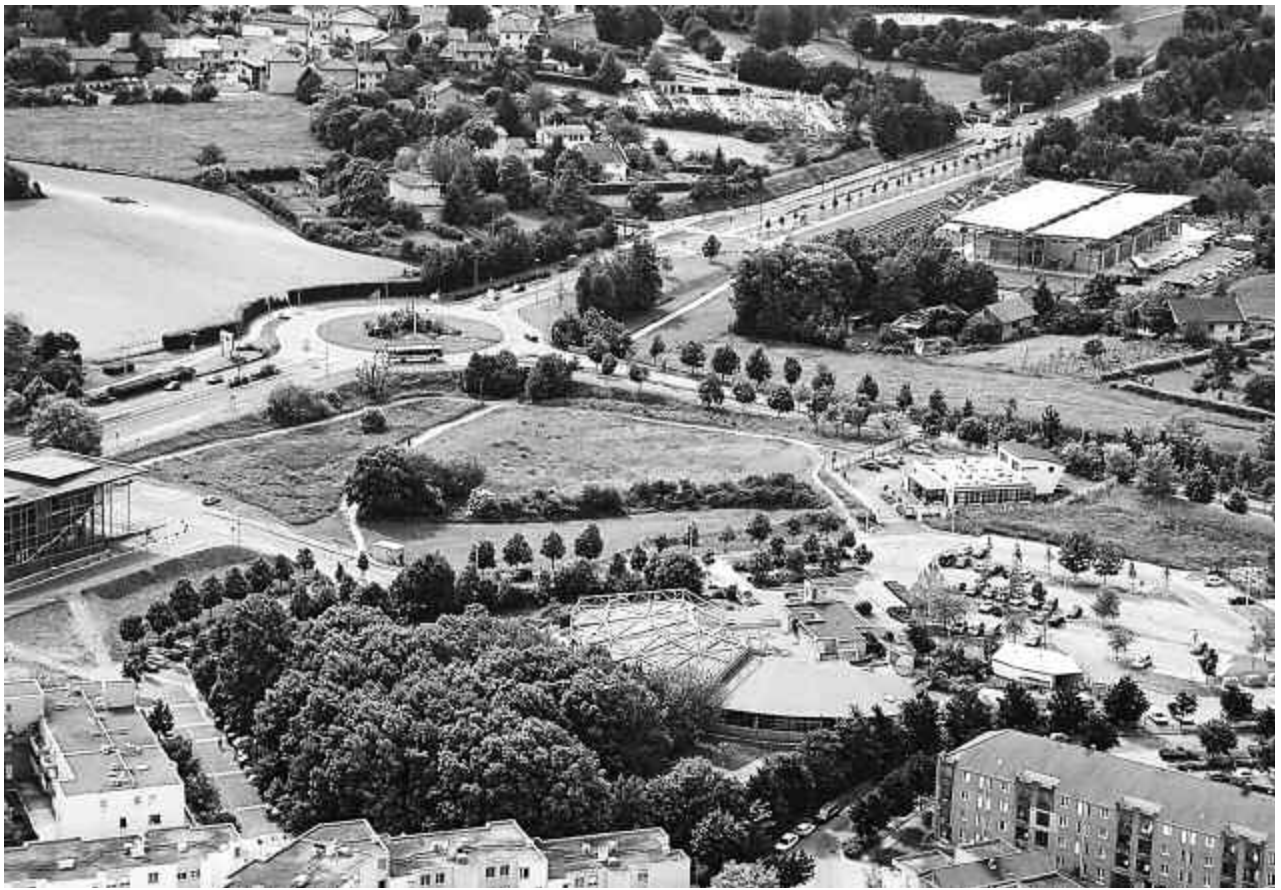
La ville au choix est l'une des composantes importantes de la réalité urbaine de l'Isle-d'Abeau. Définir l'urbanité de

la ville nouvelle de l'Isle-d'Abeau, ce n'est pas seulement se référer à la très grande proximité de la nature et à l'hyper mobilité de ses habitants, ou de manière plus approfondie à la survalorisation du logement et au déclin de la vie de quartier. C'est également prendre en considération le fait que les habitants s'approprient leur ville selon le principe du libre choix. La ville au choix est d'abord une affaire de pratiques habitantes. Elle n'a pas d'autre réalité possible en dehors du domaine des pratiques habitantes proprement dites. Plus que tout autre caractéristique de la ville nouvelle, la ville au choix est l'expression des modes de vie que les habitants mènent et entendent mener à travers les différents espaces de cette ville. Les urbanistes, les politiques et autres acteurs doivent l'existence de cette ville au choix aux habitants et à eux seuls. Ils n'en sont pas les concepteurs. Ils n'en sont les responsables que dans la mesure où ils doivent la gérer et la réguler après coup.

La ville au choix est non seulement la ville par excellence des pratiques habitantes, mais elle est également une production de l'individualisme. La ville au choix est l'aboutissement d'une dynamique selon laquelle les habitants construisent leurs réseaux de sociabilité, font leurs achats exceptionnels, tout comme ceux relevant des besoins quotidiens en nourriture, utilisent les services d'une institution, d'un médecin ou d'une banque, passent leurs loisirs, journaliers ou hebdomadaires, etc., où bon leur semble, très près ou très loin de chez eux, dans les petites centralités de leur commune ou, bien au-delà, dans les centres anciens des grandes villes de leur bassin de vie. Préférer telle grande surface commerciale pour sa poissonnerie ou son rayon des vins, telle autre pour sa galerie marchande et ses boutiques de vêtements, éviter l'épicerie au pied de son immeuble à cause des prix trop élevés, aller chercher son pain parce qu'il semble meilleur dans un autre quartier que le sien, se rendre chez un dentiste à l'autre bout de l'agglomération parce qu'il a bonne réputation, ou encore voir de moins en moins ses voisins et passer plus de temps loin de chez soi dans un bourg pour pratiquer un sport favori ou fréquenter ses amis qui y habitent au point, parfois, de se croire soi-même un habitant de ce bourg, c'est vivre la ville au choix.

La ville au choix est la ville personnalisée ou la personnalisation de la ville, la ville sur mesure ou la ville que chacun confectionne à sa mesure, pour soi, selon ses désirs et ses besoins. La ville au choix est la ville des combinaisons infinies de trajets à parcourir et de lieux où s'arrêter temporairement pour des activités de tous ordres. La parole habitante sur cette question est toujours très prolifique. « Je vais à Bourgoin une ou deux fois par semaine. Villefontaine, j'y vais pour mes activités de bénévolat. J'y ai aussi ma banque et les impôts. Bourgoin, j'y vais surtout pour flâner, pour faire les magasins quand on a un coup de cafard. À Lyon on va au restaurant, on va se balader mais pas dans la même optique que Bourgoin : on y va sur un coup de tête. Mon fils fait du foot à Vaulx-Milieu et j'habite Four ».

« À l'Isle-d'Abeau, j'y vais quelques fois dans la semaine,



EPIDA/Milliaroux

Saint-Bonnet, centre ville

principalement dans le Bourg. Le Triforium, j'y vais par défaut, quand c'est fermé, quand il n'y a plus de pain. Je vais au Triforium pour la bibliothèque, éventuellement pour les enfants, sinon je n'y vais pas. Au Bourg, on va faire nos petites courses de marché le samedi matin. Les courses globales, on les fait à Carrefour. Si on a des courses alimentaires classiques, des légumes, on ne les fait pas à Carrefour. On va chez un petit commerçant. Pour la boucherie, c'est pareil on va chez un boucher où on réserve nos achats ».

### La pratique anonyme d'un polycentrisme réticulaire

Le centre, qu'il soit un centre-ville ancien ou nouveau, grand ou petit, ou même qu'il corresponde à une centralité périphérique de type commercial, est appréhendé par les habitants comme un lieu qui regroupe tout et où l'on trouve tout sur place, selon leurs propres paroles. Mais ce tout reste indéfini pour les habitants. C'est un tout potentiel. Pour les habitants, le centre doit être non seulement le lieu de toutes les activités, mais aussi et surtout le lieu de tous les possibles, de toutes les rencontres, de toutes les quêtes. Par là même, le centre, tel que les habitants le

conçoivent et le recherchent, est d'abord l'émanation d'une mixité tout autant fonctionnelle que sociale. « Le centre c'est le Phare qui regroupe tout » ; « À l'Isle-d'Abeau, c'est pareil. Il y a un centre commercial qui rassemble un maximum de choses, plus la zone commerciale qui regroupe les vêtements, les chaussures, les fleurs... » ; « Bourgoin, c'est la plaque du nord Isère : on y trouve tout, on y fait tout » ; « On trouve tout dans un centre. Dès qu'il y a quelque chose de nouveau, on le trouve dans un centre » ; « C'est un centre-ville parce qu'on y fait plein de choses » ; « Une ville avec un centre, c'est une ville qui apporte beaucoup de choses, qui permet aussi d'autres choses que celles auxquelles on pense ».

Si peu admise par les habitants dans le domaine de l'habitat, c'est-à-dire du logement, du quartier, du lotissement, si mal réalisée peut-être aussi par les politiques urbaines dans ce domaine, la mixité sociale marque cependant positivement les centralités. L'intérêt d'une centralité c'est le brassage des populations venues d'horizons différents que l'on contemple et auquel également on participe. Une centralité ne doit présenter aucune barrière de quelque ordre que ce soit, social, symbolique ou physique susceptible de repousser une catégorie d'usagers. Riches, pauvres, vieux, jeunes, enfants, handicapés, touristes, étrangers, tout le monde doit pouvoir trouver sa place dans une centralité

digne de ce nom. Plus un centre est riche de la diversité humaine et plus il est apprécié et représentatif du phénomène de centralité urbaine. L'importance d'une centralité s'évalue donc aussi à l'étendue de sa mixité sociale. « C'est un centre-ville comme un autre, dans le mélange des populations » ; « Le vrai centre-ville c'est Carrefour : un hyper marché. On peut le regretter, mais c'est là où les gens se rencontrent » ; « Le Triforium, au centre de l'Isle-d'Abeau, c'est un mixte de population » ; « Le Triforium, c'est populaire » ; « Il y a énormément de gens différents qui viennent de tous les côtés et qui bougent beaucoup. C'est un avantage. Ça bouge et il y a des gens de toute part » ; « Pour moi Lyon, ce sont les lieux de vie. Je retrouve un peu de vie, de passage où ça grouille un peu. C'est surtout Lyon qui nous attire ».

La mixité fonctionnelle et sociale que les habitants vivent et pratiquent dans les centres ou les centralités ne signifie pas cependant la mise entre parenthèses des comportements individualistes. Bien au contraire, il se pourrait même que la mixité fonctionnelle et sociale prise dans les centralités soit au service de l'individualisme habitant. Il n'est pour s'en convaincre que de se pencher sur le type d'animation que les habitants viennent précisément rechercher dans les centres quels qu'ils soient. L'animation que les habitants apprécient dans les centralités est celle du croisement incessant des chalands et des promeneurs, du va-et-vient des différents personnels qui travaillent sur place, des entrées et des sorties des cinémas et autres lieux de loisirs ou de consommation. L'animation dans l'esprit des habitants n'est pas synonyme de convivialité. Les habitants n'en demandent pas tant aux centres. L'animation s'accorde très bien avec l'indifférence mutuelle des passants (Quéré, Brezge, 1993). Il se pourrait même que la convivialité s'oppose à l'animation. Pour beaucoup d'habitants en effet, il n'est pas dans la vocation des centralités d'être ou de devenir des lieux conviviaux. En ce qu'elle relève de l'intime et de l'entre-soi communautaire ou familial, la convivialité peut être de nature à perturber l'urbanité sociale et distante du grand nombre (Sennett, 1979) que l'on va rechercher dans les centralités. « Les animations, ce sont les animations commerciales » ; « Flâner, c'est pas possible d'aller flâner dans le centre de Saint-Quentin parce qu'il n'est pas couvert. Vous êtes à l'extérieur, tandis qu'à l'Isle-d'Abeau il est couvert. Il y a cafétéria, restaurant, marchands de vêtements. Vous pouvez entrer à neuf heures du matin et sortir à dix-huit heures, vous ne vous êtes pas ennuyés. C'est une ville. C'est une ville couverte ; commerciale, mais couverte. Ils ont des animations à l'intérieur ».

Comme l'indique l'animation en tant que condition de possibilité de l'attractivité, une centralité est l'expression de la sociabilité individualiste de masse. Le vivre-ensemble ou lien social, nous avertissent les sociologues, revêt les formes les plus diverses de sociabilité, parmi lesquelles la famille, le clan, la communauté, le public, la communion ou encore l'individualisme (Kaufmann, 2001), la foule et

la masse. Ces formes de sociabilité sont autant de formes nécessaires, irréductibles, contradictoires sous certains aspects, mais aussi complémentaires. Tout être socialisé participe de ce pluralisme des formes de sociabilité et trouve son équilibre dans la participation à ce pluralisme auquel correspond peu ou prou un pluralisme des lieux urbains : logement, place publique, salle de spectacle, lieu de culte, espace culturel, terrain de sport... À chaque forme de sociabilité son lieu urbain de prédilection. Par sociabilité individualiste de masse, il faut entendre un rassemblement d'individus en nombre et anonymes les uns par rapport aux autres (Pettonnet, 1994), dont les centralités, de quelque nature qu'elles soient dans le polycentrisme urbain contemporain particulièrement marqué à l'Isle-d'Abeau, constituent les lieux d'accueil privilégiés. L'anonymat n'est pas une conséquence seconde du nombre, mais une donnée consubstantielle de la sociabilité individualiste de masse. En d'autres termes, l'anonymat est une dimension primordiale de la centralité et de la qualité de la vie sociale prise par les habitants dans les centralités. L'observation des centralités conduit à l'analyse de l'anonymat et réciproquement. L'anonymat n'est pas l'isolement ou la solitude. L'anonymat apparaît avant tout comme une réunion de personnes ayant chacune son propre rythme. L'anonymat est une forme de vie sociale à la fois individuelle et collective qui autorise la passivité tout autant qu'elle favorise les contacts. L'anonymat est aussi ouverture à l'inconnu et à la découverte en ce qu'il fait se côtoyer l'habitude et l'incertain, qu'il constitue une manière particulière d'être ensemble qui laisse l'imprévu se glisser dans les trajets quotidiens. « C'est une ville dans tous les sens du terme : anonymat, etc. » ; « Lyon c'est une grande ville. Il y a un côté beaucoup plus anonyme. À Bourgoin, on est dans une ville beaucoup plus petite. » ; « Au centre, chacun se réunit avec son indépendance, son identité propre. » ; « Le centre-ville permet d'autres choses, d'autres types de rencontres ».

### La vie associative à l'échelle de l'aire urbaine

La vie associative, particulièrement importante à l'Isle-d'Abeau, constitue également, au-delà des apparences, une expression majeure de l'urbanité territoriant individualiste.

À quelques exceptions près, les habitants de l'Isle-d'Abeau disent tous mener une très riche vie associative qui leur prend du temps et de l'énergie dans le but essentiel de profiter, d'une part, des activités très diversifiées qu'offre cette vie associative, d'autre part, des possibilités multiples de rencontres qu'elle occasionne.

Hier, le quartier offrait l'avantage de la convivialité immédiate, mais, par là même, le désagrément d'imposer des formes de sociabilité et des situations d'interaction auxquelles les habitants devaient se soumettre, parfois contre leur volonté ou leurs choix. Aujourd'hui, la vie associative



offre l'opportunité d'échapper à la pression collective que représente la vie de quartier et de mener une existence plus autonome et plus individualiste. Le vélo, le tennis, la marche, le ski, bref, le sport sous toutes ses formes, mais aussi, le cinéma, le théâtre, la photographie, la pêche, la philatélie, le jeu de cartes ou le jeu de boule dans les innombrables clubs et associations permettent à chacun de devenir maître de ses proximités sociales, c'est-à-dire de gérer en toute indépendance sa sociabilité, quitte à vivre de manière plus mobile et plus éclatée. « C'est la ville de chacun chez soi, mais pas à cent pour cent, car les gens se rencontrent à travers les associations. Moi, je me sens pas du tout isolé. Je connais plein de monde. Je peux aller les voir quand je veux. Je crois que l'on peut rencontrer des gens si on le souhaite ». « Moi, je n'ai pas de vie de quartier. J'ai une vie de club, mais pas une vie de quartier. Mes relations n'ont rien à voir avec le quartier, mais avec le monde associatif. Ma femme aussi fait d'autres sports. Donc on a connu des personnes comme ça. Ma femme fait de la marche, du ski. Il a fallu que je m'y mette aussi. Donc voilà, on a des relations à partir de ces sports ». « Pour rencontrer les gens, il faut faire l'effort de participer à la vie associative.

C'est la seule voie de passage pour rencontrer les gens, car ce n'est pas une ville traditionnelle où l'on peut croiser les gens dans la rue. Il faut passer par le circuit associatif. Il faut faire cette démarche ».

### **Une ville éclatée entre ses logements**

Le fait qu'il ne se passe pour ainsi dire rien dans le quartier ne semble pas engendrer de trouble ou de manque pour beaucoup d'habitants. Au mieux, quand le quartier a encore une existence pour les habitants, ce n'est plus que sous la forme d'un pôle de vie relatif, un pôle de vie parmi tant d'autres.

La vie en deçà et au-delà du quartier ou, en d'autres termes, la vie quotidienne dans la survalorisation de son logement et dans l'urbanité territoriante qui consacrent la montée en puissance de l'individualisme habitant, si elle a bien pour corollaire le déclin du quartier, ne signifie pas pour autant la fin de la ville et la fin de toute possibilité de vie sociale. Elle signe plutôt l'avènement d'une nouvelle condition urbaine dans nos sociétés contemporaines.

## Références bibliographiques

Ascher F., (2000), *Ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.

Bédarida M., (2002), *L'Isle-d'Abeau : territoire entre Rhône et Isère*, Paris, L'Harmattan.

Bourdin A., (2005), *La métropole des individus*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.

Chalas Y., (2004), *La ville nouvelle de l'Isle-d'Abeau : origines, évolutions et perspectives*, rapport de recherche, Institut d'Urbanisme de Grenoble, UMR Territoires PACTE/Ministère de l'Équipement, Programme consacré à l'histoire et à l'évaluation des villes nouvelles françaises, 344 p. Les entretiens dont nous donnons ici de nombreux extraits sont tirés de ce rapport de recherche.

Chalas Y., (2000), *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos/Economica.

Corboz A., (2000), « La Suisse comme hyper ville », *Le Visiteur*, n° 6.

Corboz A., (1990), « Vers la ville-territoire », revue *Ergänzungen*, Bern und Stuttgart.

Cyrułnik B., (2006), *De chair et d'âme*, Paris, Odile Jacob.

Dupuy G., (1999), *La dépendance automobile – Symptômes, analyses, diagnostic, traitements*, Paris, Anthropos/Economica.

Grafmeyer Y., (1992), *Habiter Lyon. Milieux et quartiers du centre-ville*, Lyon, PUL/CNRS.

Heidegger M., (1958), « Bâtir, habiter, penser », *Essais et Conférences*, Paris, Gallimard.

Jarreau Ph., (1995), *Du bricolage : archéologie de la maison*, Paris, Éditions du CCI.

Kaufmann J. C., (2001), *Ego. Pour une sociologie de l'individu*, Paris, Nathan.

Lussault M., (1993), « Le mythe de la notion de quartier », *Les dossiers de l'observatoire*, Maison des Sciences de la Ville, Tours.

Neefs J., (1984), « L'épreuve littéraire dans la ville », *Temps libre*, n° 11.

Pétonnet C., (1994), « L'anonymat urbain », in Ghorra-Gobin C. (dir.), *Penser la ville de demain. Qu'est-ce qui institue la ville ?*, Paris, L'Harmattan.

Pinçon M. et Pinçon-Charlot M., (1989), *Dans les beaux quartiers*, Paris, Seuil.

Quéré L., Brezge D., (1993), « L'étrangeté mutuelle des passants. Le mode de coexistence du public urbain », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n° 57-58.

Roche S., (1993), « Les politiques publiques face au déclin des identités territoriales », *Les dossiers de l'observatoire*, Maison des Sciences de la Ville, Tours.

Ségalen M., Bekus F., (1990), *Nanterriens. Les familles dans la ville. Une ethnologie de l'identité*, Toulouse, PUM.

Sennett R., (1979), *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil.

Viard J., (1994), *La société d'archipel*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.

Willmott P., Young M., (1983), *Le village dans la ville*, Paris, Éditions du CCI.

## Biographie

**YVES CHALAS** est sociologue, professeur à l'Institut d'Urbanisme de Grenoble et chercheur à l'UMR PACTE (Politiques publiques, Action politique, Territoires). Les mutations contemporaines de l'action urbanistique et des pratiques d'habiter constituent son domaine de recherche et d'enseignement. Il est l'auteur de *La ville émergente* publiée aux Éditions de l'Aube en 1997, de *L'invention de la ville* publiée aux Éditions Anthropos/Economica en 2000, de *Villes contemporaines* publiées aux Éditions Cercle d'Art en 2002, de *L'imaginaire aménageur en mutation* publié aux éditions de L'Harmattan en 2004 et de *L'Isle-d'Abeau, de la ville nouvelle à la ville contemporaine*, publiée à La Documentation française en 2005.

yves.chalas@upmf-grenoble.fr